

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1958

THÈSE 355
N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jean, André, Tristan PAREL

Né le 22 Novembre 1925, à TUNIS (Tunisie)

présentée et soutenue publiquement le

LES OFFICIERS DE SANTÉ
AU XIX^e SIÈCLE, D'APRÈS LA VIE
ET L'ŒUVRE DE FLAUBERT

Président : Monsieur MOUQUIN (Professeur)

D. P. TAIB

8, Rue Casimir Delavigne
PARIS - VI

1958

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

--

Année 1958

N°

T H E S E

pour le

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

par

Jean, André, Tristan P A R E L

né le 22 novembre 1925 à Tunis (Tunisie)

--

Présentée et soutenue publiquement
le



--

LES OFFICIERS DE SANTE AU XIXème SIECLE,
D'APRES LA VIE ET L'OEUVRE DE FLAUBERT

--

Président : Monsieur MOUQUIN (Professeur)

--

D.P. TAIB
8, rue Casimir Delavigne
PARIS
1958.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. BENARD, BROCC, CADENAT, CHABROL, CHAMPY, CHEVALLIER, CHEVASSU, DEBRE, DELBET, DONZELOT, GASTINEL, GUILLAIN, HALPHEN, HARVIER, HAZARD, HEUYER, LAROCHE G., LAUBRY, LEMAITRE, LEVY-SOLAL, LHERMITTE, LIAN, LOEPER, MARION, MATHIEU, MOCQUOT, MONDOR, MONOD, MULON, OLIVIER, OMBREDANNE, STROHL, TANON, VELTER.

DOYEN Léon BINET
Membre de l'Institut
ASSEESSEUR Jean VERNE

I.- PROFESSEURS

MM.

Anatomie		CORDIER
Anatomie pathologique		DELARUE
Bactériologie		FASQUELLE
Biologie app. à l'Education phys. } et aux Sports		CHAILLET-BERT
Biologie Médicale		FAUVERT
Cancérologie méd., sociale		BERNARD J.
Carcinologie		REDON
Chimie Méd.		JAYLE
Clinique Chir.	{ Hôtel-Dieu	MENEGAUX
	{ Salpêtrière	MOULONGUET
	{ Cochin	QUENU
	{ Beaujon	SICARD
Clinique Chir. cardio-vasculaire		G. d'ALLAINES
Clinique Chir. réparatrice et } orthop.		MERLE d'AUBIGNE
Clinique de Cardiologie		MOUQUIN
Clinique Chir. infantile et } d'orthop.		FEVRE
Clinique Chir. pleuro-pulm.		MATHEY
Clinique de la Tuberculose		BERNARD Et.
Clinique de neuro-chir.		PETIT-DUTAILLIS
Clinique de Puéricult.		LELONG
Clinique des maladies cutanées } et syphilitiques		DEGOS
Clinique des mal. du sang		MARCHAL
Clinique mal. du système nerv.		ALAJOUANINE
Clinique des maladies des enf.		CATHALA
Clinique des maladies infectieuses		MOLLARET

Clinique des Maladies mentales et de l'encéphale	DELAY
Clinique du diabète sucré et des maladies de la nutrition	BOULIN
Clinique gynécologique	FUNCK-BRENTANO
Cliniques Médicales	BARIETY
	JUSTIN-BESANÇON
	MOREAU
	de GENNES
Clinique Méd.hydro-climato-thérap.	DEBRAY
Clinique médicale propédeutique	PASTEUR-VALLERY
	RADOT
	LANTUEJOUL
Cliniques obstétricales	VARANGOT
	LACOMME
Clinique ophtalmologique	RENARD
Clinique oto-rhino-laryngologique	AUBIN
Clinique psychiatrique infantile	MICHAUX
Clinique rhumatologique	COSTE
Clinique stomatologique	DECHAUME
Clinique urologique	FEY
Embryologie	GIROUD
Génétique	LAMY
Histoire de la Méd. et de la Chir.	SOULIE
Histologie	VERNE
Hygiène et Clinique de l'Enfance	TURPIN
Hygiène et Méd. Préventive	JOANNON
Médecine du Travail	DESOILLE
Médecine Légale	PIEDELIEVRE
Parasitologie et hist.nat.Méd.	GALLIARD
Pathologie chirurgicale	COUVELAIRE
Pathologie exotique	LAVIER
Path. expérimentale et comparée	LENEGRE
Path. Hum. et Immun. exp.	MERKLEN
Pathologie médicale	DECOURT
Path. et Thérap. générales	GARCIN
Pédiatrie sociale	JULIEN MARIE
Pharmacologie et matière méd.	CHEYMOL
Physico-chimie méd.	N...
Physiologie	BINET
Physique médicale	DOGNON
Problèmes alimentaires (ch.t.pers.)	HAMBURGER
Radiologie médicale	DESGREZ
Technique chirurgicale	PATEL
Thérapeutique	BROUET
Thérapeutique chirurgicale	SENEQUE
Thérapeutique médicale	LEMAIRE

II.- PROFESSEURS-SANS CHAIRE MAITRES DE CONFERENCES-AGREGES ET AGREGES

MM.		MM.	
Anatomie	(CABROL	(DUBOST	
	(DEBEYRE	(FAUREL	
	(DELMAS	(FLABEAU	
	(OLIVIER G.	(GERMAIN	
	(Melle GAU-	(GOSSET	
Ana.Path.	(THIER V.	(LAURENCE	
	(BUSSER	(LORTAT-JACOB	
	(GOUYGOU	(OLIVIER (Cl.)	
Bactério-)	(CHRISTOL	(POILLIEUX	
logie)	(NEVOT	(THOMERET	
Biol. Méd.	(BOURLIERE	(VERNE (J.M.)	
Chimie méd.	(ETTORI	(MAURICE	
	(POLONOVSKI J.	(LOEPER	
Dermato-syph.	(DUPERRAT	(BOUVIER	
Embryologie	(TUCHMANN	(BOUDIN	
	(COUJARD	(BRICAIRE	
Histologie	(N.	(BRISAUD	
Hydrologie	(CORNET	(CASTAIGNE	
Hygiène	(BOYER	(CONTE	
	(DEPARIS	(DEROT	
Mal.infect.	(BASTIN	(DOMART	
Médecine)	(DEROBERT	(LAMOTTE	
légale et	(GAULTIER	(LAROCHE	
du Trav.)	(HADENGUE	(MACREZ	
Neurochir.	(DAVID	(MILLIEZ	
Neurologie	(LHERMITTE	(PEQUIGNOT	
	(GRASSET	(PERRAULT	
	(LE LORIER	(RAMBERT	
Obstétrique	(LEPAGE	(ROYER	
	(MERGER	(THIEFFRY	
	(MORIN	(TURIAF	
	(RAVINA	(WOLFROMM	
	(ROEY	(POLONOVSKI Cl	
Ophtal-)	(BREGEAT	(MOZZICONACCI	
mologie)	(DESVIGNES	(JOSEPH	
Orthopédie	(JUDET	(Melle LEVY	
Oto-rhino-)	(AUBRY	(BARGETON	
laryngol.)	(MADURO	(DEJOURS	
Parasito.	(ERUMPT	(PARROT	
Parasito.col.	(CHABAUD	(DJOURNO	
	(ABOULKER	(GOUGEROT	
	(BARCAT	(Pneumo-phtis.	
Pat. chir.	(BAUMANN	(KREIS	
	(CAUCHOIX	(BARUK	
		(PICHOT	

	MM.
Psych.infant.	N...
Rhumatologie	DELLARRE
Stomato.	{ CHAPUT Mme
	{ CERNEA

	MM.
Urologie	KUSS
Thérapeut.	CHASSAGNE

III.- PROFESSEURS HONORAIRES
ET AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE
pour le Service des Examens

M. LE LORIER.

IV.- PROFESSEURS SANS CHAIRE ET
AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE
A TITRE PERMANENT

	MM.		MM.
	{ AMELINE	Urologie	N...
	{ HUGUIER		{ DREYFUS
Clin.Chir.	{ LEGER	Clinique Méd.	{ HAGUENAU
	{ PADOVANI		{ KOURILSKY
	{ ROUX		
Clinique)	{ ECALLE		
obstét.)	{ MAYER		
Clin.opht.	OFFRET		

Secrétaire de la Faculté	M. MOREL
Secrétaire-Adjoint	Melle CHAINTREUIL

Bibliothécaire en Chef	Dr HAHN
Conservateur	Melle GOICHON
	{ Melles DUMAITRE
Bibliothécaires	{ LE NOIR
	{ LAURENT
	{ QUIEVREUX

Par délibération en date du 9 décembre 1798,
l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les
dissertations qui lui seront présentées, doivent
être considérées comme propres à leurs auteurs
et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation
ni improbation.

A ma Mère

avec toute mon affection
et ma reconnaissance.

A ma Famille

A tous mes Amis



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A notre Président de Thèse

Monsieur le Professeur M. MOUQUIN

Professeur de Clinique cardio-
logique à la Faculté de Médecine
de Paris,
Officier de la Légion d'Honneur

Qui nous a fait le grand
honneur d'accepter la
présidence de cette thèse.

En hommage de respectueuse
reconnaissance.

A mes Maîtres de la Faculté de Médecine
et des Hôpitaux de Paris

Hommages respectueux.

A mon Jury de Thèse.

LES OFFICIERS DE SANTE AU XIXème SIECLE,
D'APRES LA VIE ET L'OEUVRE DE FLAUBERT

-:-

INTRODUCTION

-:-

Pendant longtemps, le titre de docteur en médecine a été réservé, en France, aux médecins dont les études, prolongées, avaient été complétées par la soutenance d'une thèse. Celle-ci n'était pas obligatoire, et lorsque les études avaient été plus brèves, elles aboutissaient à l'obtention du titre d'officier de santé.

Nous retrouvons d'ailleurs actuellement encore cette distinction dans les pays anglo-saxons, avec cette différence que le médecin non docteur ès médecine a acquis des connaissances autrement profondes et étendues que celles de l'officier de santé du siècle passé en France.

Le type même de l'officier de santé du XIXème siècle est certainement Charles Bovary ; et le génie de Flaubert est tel, qu'on en arrive à ne plus distinguer le roman, la fiction, de la réalité. Flaubert était fils, petit-fils et frère de médecins ; son modèle, lorsqu'il voulut camper Charles Bovary, semble bien avoir été Eugène Delamare, un personnage ayant réellement existé.

On comprend, avec ces antécédents et collatéraux médicaux que Flaubert ait été intéressé, dans ses oeuvres, par les médecins et la médecine, et aussi que les médecins s'intéressent très particulièrement à l'oeuvre de Flaubert, en particu-

lier dans ses rapports avec la médecine.

Le portrait de Charles Bovary ne donne d'ailleurs pas une idée bien flatteuse des connaissances médicales de l'officier de santé de cette époque, le plein milieu du XIXème siècle. Mais par ailleurs, les minutieuses descriptions que Flaubert a placées dans son roman, qu'il s'agisse des études de Charles Bovary, de la maladie et de l'opération d'Hippolyte, et enfin de l'empoisonnement et de la mort d'Emma Bovary, ne sont pas uniquement le fait d'un romancier, d'un observateur de génie ; mais il s'y reflète, à n'en pas douter, des connaissances médicales, soit acquises par une documentation effectuée à ce sujet, soit encore provenant du milieu médical familial dans lequel Flaubert a si longtemps évolué.

Bien des écrits, des études, des hypothèses, ont été publiés depuis cent ans à propos de Madame Bovary, ses personnages, son auteur, en particulier du point de vue médical. Si à notre tour nous nous penchons sur cette question, c'est qu'elle ne nous paraît pas avoir été traitée sous l'angle plus général de la médecine en cette moitié du XIXème siècle. On demeure en effet confondu et de l'ignorance des médecins, et de leur audace à intervenir par des moyens dangereux, sans mesurer, semble-t-il, les risques encourus par le patient. Les choses tournent-elles mal, on biaise, on oriente différemment le traitement, on appelle un confrère à l'aide. La conscience, les scrupules, les jugements personnels et l'opinion publique, si vraiment ils ont été tels que Flaubert les décrit, paraissent vraiment

inexistants ou très embryonnaires, en regard des notions actuelles de la déontologie.

°°°

Nous avons dit que Flaubert appartenait à un milieu familial médical. Il était en effet frère, fils et petit-fils de médecin.

Son père était le docteur Achille-Cléophas Flaubert, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Nous avons pu voir, avec bien d'autres visiteurs de la Bibliothèque Nationale, l'exposition de Flaubert, qui montre des souvenirs de ce père médecin. Outre un portrait et une lithographie d'Achille Flaubert, nous y avons également noté son diplôme de Docteur en Médecine de la Faculté de Médecine de Paris, en date du 15 janvier 1811 et signé du Doyen. Il s'agissait de Le Roux des Tillet, qui suppléa Corvisart, et lui succéda à la Chaire de Clinique Interne de La Charité. Ajoutons que Le Roux des Tillet devait mourir du choléra lors de la grande épidémie de 1832.

Le Docteur Achille Flaubert était en outre membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen ; son diplôme, également exposé à la Bibliothèque Nationale, porte la date du 27 janvier 1815.

Il fut en outre nommé membre associé de l'Académie Royale de Médecine, comme en fait foi une lettre du secrétaire perpétuel de l'Académie, en date du 24 novembre 1824, lui annonçant cette nomination. Enfin le Docteur Achille Flaubert

était chevalier de la Légion d'Honneur ; Thiers, ministre du Commerce, lui avait annoncé dans une lettre en date du 7 février 1839 cette haute distinction dont il faisait l'objet.

Nous ne savons rien du grand-père paternel de Flaubert. Mais son grand-père maternel était lui aussi médecin . C'était le Docteur Fleuriot, médecin à Pont-L'Evêque.

Enfin, le frère de Flaubert, également médecin, était chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

On s'accorde à penser que dans le roman "Madame Bovary", le père de Flaubert a servi de modèle au Docteur Larivière ; quant à Charles Bovary, c'est, classiquement, une peinture d'Eugène Delamare, officier de Santé à Ry, et marié à une jeune femme qui devait mourir à l'âge de 27 ans, et qui, dans le roman, donna Emma Bovary.

Son ami le Docteur Bouilhet ne semble pas non plus étranger aux passages "médi-caux" du roman de Flaubert. Et l'ironie perce dans les conseils donnés par le médecin au romancier, nous le verrons, puisqu'un mendiant aveugle s'entend conseiller "le bon régime, le bon vin, la bonne bière, les viandes rôties" et aussi les promenades "bonnes pour les affections scrofuleuses". Nous ne sommes vraiment pas loin des médecins de Molière sans que nous puissions dire si vraiment la médecine est restée aussi rudimentaire dans ses applications courantes, ou si la verve des auteurs qui en parlent est restée aussi mordante pendant trois siècles...

Le côté "médical" de "Madame Bovary" n'est sans doute pas étranger au procès de moralité intenté au romancier. Une caricature publiée en septembre 1869 par le journal humoristique "La Parodie", nous montre en effet Flaubert en tenue de chirurgien, en train de faire l'autopsie d'Emma Bovary. Sur une table placée de biais, on ne voit, du corps de l'infortunée héroïne, que deux pieds chaussés de fines bottines montantes à bout pointu, qui dépassent de la table. Flaubert est debout ; il tient d'une main une loupe, et de l'autre un scalpel avec lequel il a transpercé un coeur d'où le sang s'écoule dans un encrier (Pierre VALLERY-RADOT).

o°o

Nous essaierons donc de dégager, et de la réalité, et de la fiction, les particularités de l'officier de Santé du milieu du XIXème siècle. De la réalité, en voyant comment Flaubert a pu envisager la médecine et les médecins, d'un point de vue désintéressé, philosophique, d'abord, plus pratique ensuite, lorsque, malade, il eut lui-même à consulter et à se soigner.

De la réalité encore, avec le personnage réel d'Eugène Delamare, officier de santé qui servit de modèle à Charles Bovary.

De la fiction ensuite, en voyant comment, dans le roman "Madame Bovary", Charles fit ses études médicales, puis orienta sa carrière. Des scènes sont particulièrement détaillées dans le livre, le diagnostic et le traitement du pied équin d'Hippo-

lyte, l'amputation du malheureux, enfin, épisode final, l'empoisonnement de l'héroïne, de Madame Bovary...

- II -

FLAUBERT ET LA MEDECINE

-:-

Si Flaubert appartenait à une famille de médecins, il n'a personnellement jamais fait d'études médicales, comme on l'avait parfois avancé. Mais qu'il se soit documenté, qu'il ait consulté des ouvrages médicaux, des dictionnaires, le fait n'est pas douteux. Dans ce sens, il ouvrait la voie à Zola, qui pour chacun de ses romans devait réunir une documentation très fouillée, lui permettant d'utiliser le terme exact dans son sens précis.

Flaubert a largement emprunté aux écrivains médicaux, aux Traités de Pathologie. Il a fait appel à ses amis pour l'aider dans cette tâche, et le Docteur Bouilhet, en particulier, devait lui être d'une grande utilité dans ce domaine. C'est à Bouilhet que l'on doit les détails "scientifiques" sur le pied bot d'Hippolyte, sur les ulcères purulents, la scrofule du mendiant aveugle, et aussi sur les symptômes de l'empoisonnement d'Emma. René Dumesnil nous dit avoir retrouvé une lettre inédite de Flaubert dans laquelle il était dit que le romancier avait d'abord tenté à lui seul de décrire ses scènes "médicales", mais qu'ayant commis "de lourdes erreurs scientifiques" à propos, en particulier, du traitement du pied bot, de la "stréphopodie", le Docteur Bouilhet fut une fois encore mis à contribution, et rectifia le texte qui

lui était soumis. Comme l'a précédemment écrit Roger VAULTIER, "les connaissances médicales du grand écrivain sont purement livresques, ou presque, peut-être pourrait-on admettre qu'il se souvint de certaines réflexions ou observations de ses parents".

Et cependant, les personnages principaux du roman sont à des degrés divers, des membres du corps médical, et seule une documentation précise a permis à Flaubert de broser des tableaux sinon exacts, au moins sincères, du point de vue psychologique, et dans les rapports de la psychologie avec la médecine.

Il semble qu'au cours de sa vie, et en dehors de toute idée de documentation littéraire, Flaubert se soit de près ou de loin intéressé à la médecine et aux médecins.

Ce fut un grand travailleur, peu soucieux de sa santé, et qui finit par payer ses efforts. VALLERY-RADOT le place dans la grande famille des nerveux, et décrit ses fautes d'hygiène, sa vie infernale, absolument contre-indiquée chez ce colosse pléthorique, au cou de taureau, gros mangeur et bourreau de travail. Dès l'âge de 50 ans, il présente tous les signes de l'hypertension avec aortite, et même de la sénescence. Entre 52 et 56 ans - et il devait mourir à 59 ans -, ses malaises sont nombreux bien qu'il en parle peu. Il a des idées noires, un dégoût de la vie qui lui fait dire : "je ne désire qu'une chose, à savoir : crever. L'énergie me manque pour me casser la gueule. Voilà le secret de mon existence. Je suis si indigné de tout que j'en ai parfois des battements de coeur à étouffer" (janvier 1873). A George

Sand, il déclare : "j'ai été très malade, vaguement ; à présent, je vais mieux". Il se dit exaspéré, et déclare avoir besoin de retaper ses nerfs. Il est rouge, congestionné, et cependant travaille de dix à quatorze heures par jour ; il travaille, dit-il, de façon gigantesque, mais se sent éreinté, et envie le tempérament d'Hercule de George Sand. En juillet 1873, il lit l'Histoire de la Médecine de Daremberg, ce qui l'amuse beaucoup ; mais il a pris tant de notes, qu'il en a "un joli mal de tête". Nouveau mal de tête parce qu'il a été à Clamart ouvrir des cadavres. "Voilà où m'entraîne l'amour de la littérature". "Fatigué, délirant, enfin calme et modéré, ce qui est le dernier terme de la décadence", il a besoin de se délasser, d'aller se "dénévropathiser", au Rigi, où il se calme, mais s'ennuie. Le grand air calme les céphalées, atténue la congestion de la face. "Du moment que l'on songe à soi, on se trouve malade, et l'on finit par le devenir", A George Sand, atteinte de rhumatisme, il conseille une cure thermale :

"Faites donc comme mon frère, qui en sa qualité de médecin ne croit guère en la médecine. Il a été aux eaux d'Aix en Savoie, et en quinze jours il s'est guéri".

Il reprend sa tâche, mais retrouve avec son labeur, ses malaises, son affaissement psychique, "qui doit tenir à quelque cause cachée". Il se sent vieux et écoeuré, et il lui semble traverser une solitude sans fin. "Ce que j'ai, on n'en sait rien, le mot névrose exprimant à la fois un ensemble de phénomènes variés, et l'ignorance de Messieurs les Médecins". "Il est probable", poursuit-il, "que j'ai

la tête fortement abîmée". Toujours ces céphalées, ce "mal de tête fou", qui est suivi d'un accès de larmes. "Retrouverai-je jamais ma pauvre cervelle ?" Cette grande fatigue cérébrale commande un repos, qu'il passe à Concarneau. Il se sent mortellement atteint, vide. De retour, le voilà au travail, où il passe des nuits entières à lire "ce qui me vaut un zona bien conditionné".

Le romancier a toujours travaillé lentement, et avec effort : une phrase bien faite lui coûte des journées de recherches. Et toujours ce souci de la documentation exacte. Il n'en continue pas moins à oeuvrer et à souffrir, étouffements, douleurs à l'occiput assez violentes, insomnies.

Ce qui n'empêcha pas un jardinier de Rouen, qui avait bien connu Flaubert, de s'étonner de la statue que l'on devait lui élever, à lui, "pareil faignant..."

- III -

EUGENE DELAMARE,
LE MODELE DE CHARLES BOVARY

-:-

Selon les recherches de E. LEROUX, parues dans le *Messager de Darnetal* en 1921, Bovary, c'est Eugène Delamare, un officier de santé qui avait précisément suivi les cours du Docteur Achille Flaubert, père du romancier.

Delamare était né au Mesnil-Esnard ; puis il partit avec ses parents à Catenay, où ceux-ci s'établirent. Delamare fut envoyé au collège de Rouen, où il devait faire des études assez médiocres. C'est en sortant de la troisième qu'il passa son examen de grammaire, et alla s'inscrire à l'Ecole de Médecine de Rouen. Il suivit les cours de clinique du Dr Flaubert. Des témoignages de témoins du drame réel qui devait inspirer Flaubert, il ressort que, en effet (selon R. Brunon) : "Eugène Delamare avait été élève du service de Flaubert père, à l'Hôtel-Dieu de Rouen... C'était un garçon lourdaut, que son peu de culture et sa timidité rendaient ridiculement timide". Puis Eugène Delamare s'installa à Ry, à une vingtaine de kilomètres de Rouen (le Yonville de "Madame Bovary") comme officier de santé, car il n'était pas docteur. Nous verrons plus loin à propos de Charles Bovary, pourquoi il avait échoué dans des études médicales plus poussées.

La suite de la vie d'Eugène Delamare est bien celle du héros de Flaubert, un premier mariage rapidement terminé par la mort de sa femme, puis le mariage avec la fille d'un fermier aisé, mais qui devait se montrer aussi romanesque qu'infini-dèle. Car elle aussi s'empoisonna ; son mari appela à son chevet le Docteur Achille Flaubert et le Docteur Mille, le premier étant retrouvé dans le roman sous les traits du Docteur Larivière, le second étant peut-être le Docteur Canivet. Un témoin avait déclaré :

"Mon oncle s'était trouvé quelque peu mêlé au drame final. Est-ce lui, comme on l'assure, que le romancier a voulu peindre sous les traits du docteur Canivet ? Je ne sais, mais je lui ai entendu dire qu'il fut le premier appelé auprès de Mme D... lorsque le mal se déclara avec une violence inouïe. Il me parlait aussi de la visite "in extremis" du grand docteur Flaubert, de celui qu'il appelait avec emphase le Dupuytren de la Normandie, et dont le portrait, dans notre salle à manger de Martainville, faisait pendant à la lithographie de Napoléon".

Eugène Delamare, nous dit Roger Vaultier, paraît avoir été en tout un médiocre. Une servante de la famille Delamare rapporta à R. Brunon qu'étant malade, le père d'Eugène Delamare médecin à Catenay, vint la voir et dit à son fils : "Tu laisserais mourir ta bonne !"

Au drame qui lui enleva sa femme, Eugène Delamare, officier de santé, ne sembla rien comprendre.

Jules Levallois, un critique littéraire,

vit, alors qu'il était en vacances dans la région, le pauvre officier de santé triste, affaissé, accablé. Trois ans après le drame, Delamare qui n'avait pas semblé connaître son infortune conjugale, "semblait un fantôme", et le chagrin finit par avoir raison de sa santé.

Notons que bien d'autres hypothèses ont été formulées, qui donnent à Charles Bovary d'autres modèles. Mais avec Eugène Delamare, nous restons dans le milieu médical, et cet officier de santé en tous points médiocre paraît vraiment très proche du héros de Flaubert.

Mais arrivons à Charles Bovary, dans lequel nous retrouvons et les Flaubert, et Delamare, et qui nous apporte sur l'officier de santé de la première moitié du XIXème siècle de très précieux détails, que nous voulons croire exacts, étant donné la conscience du romancier à ne décrire que des faits contrôlés.

- IV -

CHARLES BOVARY,
SES ETUDES, SA CARRIERE

-:-

On peut s'étonner que les premières études de Charles Bovary, et donc d'un futur officier de santé, aient été si modestes. Disons encore une fois que la conscience de Flaubert était telle qu'il ne peut s'agir ici d'invéraisemblances romancées.

Jusqu'à douze ans, Madame Bovary mère laissa son fils vagabonder à sa guise dans la campagne normande, "aussi poussait-il comme un chêne, Il acquit de fortes mains, de belles couleurs".

A douze ans, sa mère obtint que l'on commençât ses études. On en chargea le curé. "Mais les leçons étaient si courtes et si mal suivies, qu'elles ne pouvaient servir à grand'chose. C'était aux moments perdus qu'elles se donnaient, dans la sacristie, debout, à la hâte ; entre un baptême et un enterrement ; ou bien le curé envoyait chercher son élève après l'Angélus, quand il n'avait pas à sortir."

C'était insuffisant, bien que le curé, toujours content de son élève, l'ait déclaré pourvu de beaucoup de mémoire. On attendit encore un an et la première communion, et l'année suivante, Charles fut

définitivement envoyé au collège de Rouen.

Ce garçon, "de tempérament modéré", qui jouait aux récréations, travaillait à l'étude, écoutant en classe, dormant bien au dortoir, mangeant bien au réfectoire, se maintint toujours, à force d'application, vers le milieu de la classe, et même gagna une fois un premier accessit d'histoire naturelle. "Mais à la fin de sa troisième année, ses parents le retirèrent du collège pour lui faire étudier la médecine, persuadés qu'il pourrait se pousser seul jusqu'au baccalauréat".

Madame Bovary installe donc son fils dans une chambre à Rouen et lui fait mille recommandations, "maintenant qu'il est abandonné à lui-même".

Et les études de médecine commencent :

"Le programme des cours, qu'il lut sur l'affiche, lui fit un effet d'étourdissement : cours d'anatomie, cours de pathologie, cours de physiologie, cours de pharmacie, cours de chimie, et de botanique, et de clinique, et de thérapeutique, sans compter l'hygiène ni la matière médicale, tous noms dont il ignorait les étymologies et qui étaient comme autant de portes de sanctuaires pleins d'augustes ténèbres...

"Il n'y comprit rien ; il avait beau écouter, il ne saisissait pas. Il travaillait pourtant, il avait des cahiers reliés, il suivait tous les cours, il ne perdait pas une seule visite. Il accomplissait sa petite tâche quotidienne à la manière du cheval de manège, qui tourne en place, les

yeux bandés, ignorant de la besogne qu'il broie."

On comprend qu'à ce régime, Charles ait été de plus en plus attiré vers la vie citadine, nouvelle pour lui, et extérieure à ses fameuses études médicales. La joyeuse compagnie, le cabaret, l'amour, remplacèrent progressivement les cours. Une fois, il manqua la visite, le lendemain son cours, et, savourant la paresse, peu à peu il n'y retourna plus.

Cependant, dans les manuscrits de Flaubert, l'on devait retrouver un passage des plus intéressants qui, on ne sait pourquoi, fut supprimé du texte définitif:

"La première fois qu'il entra dans les salles de l'hôpital, Charles fut un peu gêné de l'odeur des lits. Mais il se raidit de son mieux dans l'idée qu'il était un homme, et qu'il fallait faire bonne mine, et qu'il faut qu'un homme soit énergique. Et puis la nouveauté, le mouvement, le bruit des grandes bassines de la pharmacie, les infirmiers allant et venant, la foule des élèves pressés autour de l'opérateur, et la vue de tant d'instruments de chirurgie, si différents de forme, tout cela l'amusa beaucoup les premiers jours. Il fut des plus assidus, ne manqua pas une visite pendant tout le premier mois, et il ne tarda pas bientôt par très bien rouler les bandes. Une certaine indéclicatesse d'organes, jointe à un fond de bonté naturelle, fit qu'il ne tarda pas à mieux aimer déshabiller des pauvres et panser les vésicatoires, que de tourner des phrases. Il fit des progrès, il pensait les malades avec une telle intensité d'atten-

tion, que la sueur lui en tombait du front. Ce n'est pas assez qu'il n'y eut quelques tours qui godassent. Il eut bientôt une excellente réputation parmi toutes les cuisinières du quartier, pour bien arracher les dents, et l'on disait : "Hein ! Quelle pogne !"

Toujours est-il que Charles échoua complètement à son examen d'officier de santé.

Après une semonce de la part de la famille, déçue et blessée, "Charles se remit donc au travail et prépara sans discontinuer les matières de son examen, dont il apprit d'avance toutes les questions par coeur. Il fut reçu avec une assez bonne note". Et le voilà officier de santé, préparé, si l'on peut dire, à exercer la médecine.

Mais où va-t-il s'établir ? A Tostes, car il n'y avait là qu'un vieux médecin, dont Madame Bovary mère guettait la mort. Et avant même sa disparition, Charles s'installa en face de lui comme son successeur.

Vient le mariage avec une veuve bien rentée. Puis vint aussi l'appel, une urgence de nuit, qui devait orienter sa vie vers une voie nouvelle : Emma.

Appelé auprès de celui qui devait être bientôt son beau-père, Charles monta voir le malade, le trouva dans son lit, suant sous ses couvertures, et ayant rejeté bien loin son bonnet de coton... Au lieu de sacrer comme il faisait depuis douze heures, il se prit à geindre faiblement,

"La fracture était simple, sans complication d'aucune espèce. Charles n'eut osé en souhaiter de plus facile. Alors, se rappelant les allures de ses maîtres auprès du lit des blessés, il réconforta le patient avec toutes sortes de bons mots, caresses chirurgicales qui sont comme l'huile dont on graisse les bistouris. Afin d'avoir des attelles, on alla chercher, sous la charretterie, un paquet de lattes. Charles en choisit une, la coupa en morceaux et la polit avec un éclat de vitre, tandis que la servante déchirait des draps pour faire des bandes, et que Melle Emma tâchait à coudre des coussinets.

Tout alla bien, la guérison s'établit selon les règles, et quand au bout de quarante six jours, on vit le père Rouault qui s'essayait à marcher seul... on commença à considérer M. Bovary comme un homme de grande capacité. Le père Rouault disait qu'il n'aurait pas été mieux guéri par les premiers médecins d'Yvetot ou même de Rouen.

Quant à la première femme de Charles, elle eut le bon esprit, à la suite de contrariétés diverses, financières et sentimentales, d'être "prise d'un crachement de sang, le lendemain, tandis que Charles avait le dos tourné pour fermer le rideau de la fenêtre, elle dit "Ah ! mon Dieu", poussa un soupir, et s'évanouit. Elle était morte ! Quel étonnement !"

A quelque chose malheur est bon ; on eut pitié de lui, son nom s'était répandu, sa clientèle s'était accrue.

Puis c'est le mariage avec Emma ; et

aussi l'installation dans la profession médicale, à laquelle il commence vraiment à croire. "Sa réputation était établie tout à fait. Les campagnards le chérissaient parce qu'il n'était pas fier. Il inspirait confiance par sa moralité. Il réussissait particulièrement dans les catarrhes et maladies de poitrine. Craignant beaucoup de tuer son monde, Charles, en effet, n'ordonnait guère que des potions calmantes, de temps à autre de l'émétique, un bain de pieds ou des sangsues. Ce n'est pas que la chirurgie lui fit peur ; il vous saignait les gens largement, comme les chevaux, et il avait pour l'extraction des dents une poigne d'enfer".

"Pour se tenir au courant, il prit un abonnement à la Rucho Médicale, journal nouveau dont il avait reçu le prospectus". Emma avait de l'ambition, aurait souhaité pour son mari une brochette en croix, un nom illustre. Mais Charles demeurerait le modeste de toujours. Un médecin d'Yvetot rencontré en consultation l'avait humilié au lit même du malade, devant les parents assemblés, et il n'avait rien répondu, ce qui offensa sa femme.

°°°

Aussi joua-t-elle, auprès de Homais, l'apothicaire, un rôle important dans l'opération d'Hippolyte, épisode essentiel du roman et de son orientation finale. Pour cet épisode, Flaubert dut se documenter avec soin, auprès de son frère Achille, le chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'informa de l'anatomie du pied, de la pathologie des pieds bots. Il consulta aussi le Traité pratique du

pied bot, de Vincent Duval. Aussi lisons-nous que Homais avait lu dernièrement l'éloge d'une nouvelle méthode pour la cure des pieds bots, "et comme il était partisan du progrès, il conçut cette idée patriotique que Yonville, pour se mettre au niveau, devait avoir des opérations de stréphopodie. Car, disait-il à Emma, que risque-t-on ? succès presque certain, soulagement et embellissement du malade, célébrité vite acquise à l'opérateur. Pourquoi votre mari ne voudrait-il pas débarrasser ce pauvre Hippolyte, du Lion d'Or ? Notez qu'il ne manquerait pas de raconter sa guérison à tous les voyageurs, et puis (Homais baissait la voix et regardait autour de lui) qui donc m'empêcherait d'envoyer au journal une petite note là-dessus ? Eh ! mon Dieu ! un article circule..., on en parle..., cela finit par faire la boule de neige ! Et qui sait ? qui sait ?

Entre ces deux ambitieux que sont Emma et Homais, "Charles sollicité par l'apothicaire et par elle, se laissa convaincre. Il fit venir de Rouen le volume du Docteur Duval, et, tous les soirs, se prenant la tête entre les mains, il s'enfonçait dans cette lecture. Tandis qu'il étudiait les équins, les varus et les valgus, c'est-à-dire la stréphocatopodie, la stréphendopodie et la stréphexopodie (ou, pour parler mieux, les différentes déviations du pied, soit en bas, en dedans ou en dehors), avec la strephypopodie et la stréphphanopodie (autrement dit : torsion en dessous et redressement en haut)", l'apothicaire s'employait à convaincre l'intéressé de l'utilité de l'intervention, ce qui n'alla pas sans mal ; toute la ville dut s'en mêler. Le dernier

argument qui l'emporta; fut que "ce ne lui coûterait rien. Bovary se chargeait même de fournir la machine pour l'opération".

On fit donc construire une manière de boîte, où le fer, le bois, la tôle, le cuir et les vis et écrous n'étaient pas épargnés.

Mais l'ignorance de Charles reste inquiétante ; "cependant pour savoir quel tendon couper à Hippolyte, il fallait connaître d'abord quelle espèce de pied bot il avait... Il avait un pied faisant avec la jambe une ligne presque droite, ce qui ne l'empêchait pas d'être tourné en dedans, de sorte que c'était un équin mêlé d'un peu de varus, ou bien un léger varus fortement accusé... Or, puisque c'était un équin, il fallait couper le tendon d'Achille, quitte à s'en prendre plus tard au muscle tibial antérieur pour se débarrasser du varus ; car le médecin n'osait d'un seul coup risquer deux opérations, et même il tremblait déjà, dans la peur d'attaquer quelque région importante qu'il ne connaissait pas.

"Ni Ambroise Paré, appliquant pour la première fois depuis Celse, après quinze siècles d'intervalle, la ligature immédiate d'une artère ; ni Dupuytren allant ouvrir un abcès à travers une couche épaisse d'encéphale ; ni Gensoul, quand il fit la première ablation du maxillaire supérieur, n'avaient certes le coeur aussi palpitant, la main si frémissante, l'intellect aussi tendu que M. Bovary quand il approcha d'Hippolyte, son ténotome entre les doigts. Et, comme dans les hôpitaux, on

voyait, à côté, sur une table, un tas de charpie, des fils cirés, beaucoup de bandes, une pyramide de bandes, tout ce qu'il y avait de bandes chez l'apothicaire. C'était M. Homais qui avait organisé dès le matin tous ces préparatifs, autant pour éblouir la multitude que pour s'illusionner lui-même. Charles piqua la peau, on entendit un craquement sec. Le tendon était coupé, l'opération était finie".

Le malade fut bouclé dans le moteur mécanique et s'en retourna chez lui.

Cinq jours plus tard, le malade était à deux doigts de la mort. En retirant la boîte qui maintenait le membre en bonne position, "l'on vit un spectacle affreux. Les formes du pied disparaissaient dans une telle bouffissure, que la peau tout entière paraissait près de se rompre, et elle était couverte d'ecchymoses occasionnées par la fameuse "machine". On laissa la jambe libre quelques heures, ce qui suffit à faire disparaître l'oedème, et l'on replaça l'appareil, en le serrant davantage. Trois jours après, Hippolyte n'y pouvant plus tenir, les deux "savants" retirèrent une fois encore la mécanique, tout en s'étonnant beaucoup du résultat qu'ils aperçurent. Une tuméfaction livide s'étendait sur la jambe, et avec des phlyctènes de place en place, par où suintait un liquide noir. Cela prenait une tournure sérieuse.

Le malheureux opéré geignait, pâle, la barbe longue, les yeux caves, la tête en sueur. On le traita par des cataplasmes et des bouillons, des tranches de gigot, quelque morceau de lard, et parfois de petits verres d'eau-de-vie.

On appela le prêtre. "Cependant la religion pas plus que la chirurgie ne paraissait le secourir, et l'invincible pourriture allait montant toujours des extrémités vers le ventre. On avait beau varier les potions et changer les cataplasmes, les muscles, chaque jour, se décollaient davantage." Et l'on finit par faire venir Monsieur Canivet, de Neufchâtel, qui était une célébrité. Docteur en médecine, âgé de cinquante ans, jouissant d'une bonne position, et sûr de lui-même, le confrère ne se gêna pas pour rire dédaigneusement lorsqu'il découvrit cette jambe gangrenée jusqu'au genou. Puis ayant déclaré net qu'il la fallait amputer, il s'en alla chez le pharmacien déblatérer contre les ânes qui avaient pu réduire un malheureux homme en un tel état. "Ce sont là des inventions de Paris ! Voilà les idées de ces messieurs de la Capitale ! C'est comme le strabisme, le caloriforme et la lithotritie, un tas de monstruosités que le gouvernement devrait défendre ! Mais on veut faire le malin, et l'on vous fourre des remèdes sans s'inquiéter des conséquences. Nous ne sommes pas si forts que cela, nous autres ; nous ne sommes pas des savants, des mirliflores, des jolis coeurs ; nous sommes des praticiens, des guérisseurs, et nous n'imaginerions pas d'opérer quelqu'un qui se porte à merveille ! Redresser des pieds bots ! Est-ce qu'on peut redresser les pieds bots ? C'est comme si on voulait, par exemple, rendre droit un bossu !"

Bref, Canivet ampute, pendant que Bovary, chez lui, n'osait bouger de sa maison. Quelle mésaventure, quel désappointement ! "Il avait pris pourtant toutes les précautions imaginables. La fatalité s'en

était mêlée. N'importe, si Hippolyte, plus tard, venait à mourir, c'est lui qui l'aurait assassiné... Peut-être, cependant, s'était-il trompé en quelque chose ? Il cherchait, ne trouvait pas. Mais les plus fameux chirurgiens se trompent". Si Hippolyte fut sauvé, l'amour de Charles et d'Emma ne résista pas à cette amputation. Et le drame se poursuit, laissant cette fois peu de place à la médecine.

Nous la retrouvons, dans les dernières pages, lorsqu'Emma s'empoisonne. Se faisant donner une poudre toxique pour tuer les rats qui l'empêchaient de dormir, elle saisit le bocal bleu, en arracha le bouchon, y fourra sa main et la retirant pleine d'une poudre blanche, elle se mit à manger à même... Une saveur âcre persiste dans sa bouche, la soif la torture. Elle fut prise d'une nausée soudaine. Elle se tenait immobile, de peur que la moindre émotion ne la fit vomir. Cependant elle sentait un froid de glace qui lui montait des pieds jusqu'au coeur... Elle roulait sa tête avec un geste doux, plein d'angoisse, et tout en ouvrant continuellement les mâchoires, comme si elle eût porté sur sa langue quelque chose de très lourd. A huit heures, les vomissements reparurent... Puis elle se mit à geindre, faiblement d'abord. Un grand frisson lui secouait les épaules, et elle devenait plus pâle que le drap où s'enfouaient ses doigts crispés. Son pouls, inégal, était presque insensible maintenant. Des gouttes suintaient sur sa figure bleuâtre, qui semblait comme figée dans l'exhalaison d'une vapeur métallique. Ses dents claquaient, ses yeux agrandis regardaient vaguement autour

d'elle, et à toutes les questions, elle ne répondait qu'en hochant la tête ; même elle sourit deux ou trois fois. Peu à peu, ses gémissements furent plus forts. Un hurlement sourd lui échappa... Les convulsions la saisirent. Charles, lui, avait compris, et diagnostiqué l'empoisonnement. L'apothicaire, consulté, déclara "qu'il s'agissait seulement d'administrer quelque puissant antidote". Charles savait qu'il s'agissait d'arsenic. Homais n'en déclara pas moins qu'il faudrait en faire l'analyse. "Car il savait qu'il faut, dans tous les empoisonnements, faire une analyse ; et l'autre, qui ne comprenait pas, répondit : Ah ! faites, faites ! sauvez-la..." Pendant ce temps, le toxique poursuivait son oeuvre. La malheureuse Emma "ne tarda pas à vomir du sang. Ses lèvres se serrèrent davantage. Elle avait les membres crispés, le corps couvert de taches brunes, et son poulx glissait sous les doigts comme un fil tendu, comme une corde de harpe près de se rompre. Puis elle se mettait à crier, horriblement. Elle maudissait le poison, l'invectivait, le suppliait de se hâter, et repoussait de ses bras raidis tout ce que Charles, plus agonisant qu'elle, s'efforçait de lui faire boire.." Homais n'y comprenait rien : "elle est purgée, et du moment que la cause cesse, dit le Docteur Canivet, appelé d'urgence, l'effet doit cesser". Espérant "un paroxysme salutaire, Canivet allait administrer de la thériaque, lorsqu'arriva le Docteur Larivière. "Il appartenait à la grande école chirurgicale sortie du tablier de Bichat, à cette génération, maintenant disparue, de praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique,

l'exerçaient avec exaltation et sagacité! Tout tremblait dans son hôpital quand il se mettait en colère, et ses élèves le vénéraient si bien, qu'ils s'efforçaient, à peine établis, de l'imiter le plus possible".

En apercevant la face cadavéreuse d'Emma étendue sur le dos, la bouche ouverte, Larivière sut immédiatement qu'il n'y avait plus rien à faire, et ne put retenir une larme devant la douleur de Bovary.

Homais, déjeunant avec le Docteur Larivière, lui fit un récit de la "catastrophe":

"Nous avons eu d'abord un sentiment de siccité au pharynx, puis des douleurs intolérables à l'épigastre, superpurgation, coma. J'ai voulu, docteur, tenter une analyse, et primo, j'ai délicatement introduit dans un tube...

- Il aurait mieux valu, dit le chirurgien, lui introduire vos doigts dans la gorge".

Cependant, "ce bon Canivet, si arrogant et verbeux lors du pied bot, était très modeste aujourd'hui, et souriait sans discontinuer, d'une manière approbative."

Quant à Homais, il s'épanouissait d'orgueil, et la présence du Docteur le transportait. Il étalait son érudition, il citait pêle-mêle les cantharides, l'upas, le mancenillier, la vipère. Et même, j'ai vu que différentes personnes s'étaient trouvées intoxiquées, docteur, et comme foudroyées par des boudins qui avaient

subi une trop véhémence fumigation ! Du moins, c'était dans un fort beau rapport, composé par une de nos sommités pharmaceutiques, un de nos maîtres, l'illustre Cadet de Gassicourt !"

Emma pendant ce temps agonisait, recevait le saint sacrement.. "Cependant elle n'était pas aussi pâle, et son visage avait une expression de sérénité". Elle demanda un miroir, se regarda, versa de grosses larmes, se renversa la tête en poussant un soupir, et retomba sur l'oreiller". Sa poitrine aussitôt se mit à haleter rapidement. La langue tout entière lui sortit hors de la bouche : ses yeux, en roulant, pâlissaient comme deux globes de lampe qui s'éteignent, à la croire déjà morte, sans l'effrayante accélération de ses côtes, secouées par un souffle furieux, comme si l'âme eût fait des bonds pour se détacher".

Le râle devenait de plus en plus fort. Emma se releva comme un cadavre qu'on galvanise, les cheveux dénoués, la prunelle fixe, béante. Entendant la chanson dans la rue, elle cria "L'aveugle!", et se mit à rire, d'un rire atroce, frénétique, désespéré, croyant voir la face hideuse du misérable, qui se dressait dans les ténèbres éternelles comme un épouvantement. Une convulsion la rabattit sur le matelas. Tous s'approchèrent. Elle n'existait plus.

On sait que Charles Bovary ne survécut pas longtemps à sa femme.

Après sa mort, trois médecins se sont succédés à Yonville sans pouvoir y réussir, tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. "Il fait une clientèle d'enfer ;

l'autorité le ménage, et l'opinion publique le protège. Il vient de recevoir la croix d'honneur."

° ° °

Quand on songe à l'accumulation de connaissances, de descriptions cliniques et anatomopathologiques que le XIXème siècle nous a léguée, et qui demeure vraiment les bases scientifiques de toute recherche actuelle, on ne peut que demeurer confondu de la simultanéité d'une science d'observation des plus fines, et d'une ignorance d'autant plus dangereuse qu'elle était autorisée à s'exercer dans toute sa maladresse et sa vanité. Le portrait donné par Flaubert de la vie des officiers de santé, souvent médiocres, et qui voulaient parfois réaliser un beau rêve, celui d'égaler les plus fameux "patrons" des grandes villes, est dominé par cet orgueil que l'on retrouve chez l'héroïne Emma, non étrangère, d'ailleurs, aux malheureuses expériences de son mari. Dans Charles, les critiques ont vu surtout un homme à l'intellect très sain, mais restreint et qui ne demande qu'à s'adapter à un milieu facile et homogène.

Le vrai médecin, au XIXème siècle, doit être dégagé du pharmacien et de l'officier de santé: Perfide Homais, naïf Bovary perdu dans son obscure besogne de "soigneur" et sa nullité intellectuelle. Laissons le Docteur Canivet conclure. "Vous autres, Messieurs les pharmaciens, vous êtes continuellement fourrés dans votre cuisine", dira Canivet, ce docteur "philosophe" qui "considérerait son art comme un sacerdoce, bien que les officiers de santé le déshonorassent..."

CONCLUSIONS

-:-

I.- Dans son roman "Madame Bovary",

Flaubert fait une large place à la description du personnel médical du XIXème siècle : pharmacien, officier de santé, médecin et chirurgien, Charles Bovary, officier de santé, médiocre en tout, poussé par l'ambition démesurée de sa femme et de Homais, s'y montre, scientifiquement parlant, sous un jour bien défavorable.

II.- Flaubert était petit-fils, fils et frère de médecins - et non d'officiers de santé. Et il semble que le mépris avec lequel il parle de ces derniers reflète bien l'opinion des véritables docteurs en médecine pour leurs frères bâtards, les officiers de santé.

III.- Il est pour le moins surprenant qu'au cours d'un siècle qui devait accumuler tant de connaissances fondamentales, en clinique, en anatomie, en physiologie, en pathologie, connaissances sur lesquelles nous vivons encore pour une large part, l'exercice de la médecine et de la chirurgie ait été autorisé après un simulacre d'études dont nous avons vu la précarité.

IV.- En marge de nos recherches, qu'il nous soit permis de souligner avec quelle conscience et quelle minutie Flaubert

réalisait sa documentation, et comment, à un tel degré de génie, le romancier arrive à tant mêler la réalité et la création, que des personnages vrais et fictifs ne peuvent plus être distingués les uns des autres. Et c'est pourquoi, en retraçant les traits des médecins et des officiers de santé, nous avons dû mêler Flaubert, son père et son frère, Eugène Delamare, un officier de santé de Normandie, Charles Bovary, le Docteur Canivet, le Docteur Larivière, ces trois derniers personnages de roman non moins réels que les premiers, qui ont bel et bien vécu...

-:-

Vu :
Le Président :
signé : M. MOUQUIN

Vu :
Le Doyen :
signé : L. BINET

Vu et Permis d'Imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
signé : Jean SARRAILH.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

-:-

R. DESCHARMES

Flaubert, sa vie, son caractère, ses
oeuvres avant 1857
8° Paris 1909

A. DUPUY

Pour le centenaire de Madame Bovary
Presse Méd. LXV page 633 3 avril
1957

A. DUPUY

Pour le centenaire de Madame Bovary
Presse Méd. LXV, pages 1001-1002
25 mai 1957

A. DUPUY

Quel fut le véritable séducteur
d'Emma Bovary ?
Presse Méd. LXVI pages 95-96 18 jan-
vier 1958

Gustave FLAUBERT

Madame Bovary
1856

Gustave FLAUBERT

Correspondance, 1873-1876
8° Paris 1930, L. Conard

Gustave FLAUBERT

Lettres à Maupassant
Ed. Livre Moderne Paris 1942

E. HENRIOT

Du nouveau sur Madame Bovary
Le Monde 4 mai 1949

G. LELEU

La mort de Madame Bovary
Annales de Normandie mai 1954

P. VALLERY-RADOT

Un écrivain surmené. Quatre ans
(1873-1876) de la vie de Gustave
Flaubert (1821-1880) d'après sa cor-
respondance
Presse Méd. LXV pages 173-174 26
janv. 1957

P. VALLERY-RADOT

La médecine aux expositions Baudelaire
et Flaubert
Presse Médicale LXVI pages 149-150
25 janvier 1958

R. VAUILLIER

La médecine dans Madame Bovary
Presse Méd. LXII pages 821-826 26
mai 1954

TABIE DES MATIERES

--:-

Pages

I.- Introduction	13
II.- Flaubert et la médecine	19
III.- Eugène Delamare, officier de santé, modèle de Charles Bovary	23
IV.- Charles Bovary, ses études, sa carrière	26
V.- Conclusions	41
VI.- Notes bibliographiques	43

as a

--:-

SERMENT

-:-

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers Condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'Exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses !

Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes Confrères si j'y manque !

-:-

